

4. ERMAN KUNTER

18 ENTRE NOUS : ERMAN KUNTER

• Pascal Legendre est allé à la rencontre du coach franco-turc de Cholet et l'entretien qu'il a ramené de Cholet est absolument passionnant ! Le basket turc, son Histoire, son développement, ses moyens financiers ; le rapport de la Turquie à l'Amérique ; l'image de la France en Turquie. Un must.



Jean-François Molière

Basket News – Jeudi 22 mars 2012

ERMAN KUNTER
(COACH FRANCO-TURC DE CHOLET)

« LA TURQUIE A FAIM »

La Turquie est devenue financièrement et sportivement une puissance du basket européen. Qui de mieux pour nous en parler que le coach de Cholet qui fut un joueur de référence dans son pays avant de conduire quatre ans et demi l'équipe nationale ?

Propos recueillis par Pascal LEGENDRE, à Cholet

La Turquie vient d'organiser le championnat du Monde d'athlétisme en salle un an et demi après le Mondial de basket, Istanbul va également recevoir le Final Four de l'Euroleague, le Final 8 de l'EuroLeague féminine, le Mondial féminin en 2014, et Ankara le Tournoi de Qualification Olympique féminin. Est-ce une preuve que le sport turc mais aussi le pays sont en croissance et possèdent une soif de reconnaissance internationale ?

Exactement. Il y a aussi une mobilisation pour la construction de salles. Rien qu'à Istanbul il existe trois salles de plus de 12.000 places. Par exemple le championnat du Monde d'athlétisme s'est tenu dans une autre salle que le Mondial de basket. Et puis il en existe dans d'autres villes du pays (Ankara, Izmir...).

On a longtemps regardé d'un sourire narquois le fait que les salles turques promises étaient en stand by, cette époque est donc révolue. Qu'est-ce qui a changé, le déblocage des fonds, la rigueur ?

Plus de rigueur, c'est sûr. Je ne suis pas en phase avec ce qui se passe aujourd'hui politiquement en Turquie, mais il faut constater que depuis 1990 le pays est sur tous les fronts pour organiser des compétitions sportives. Le peuple turc aime le sport.



Basket News – Jeudi 22 mars 2012

C'est un peuple qui a faim, qui est jeune. Je me souviens d'une statistique datant d'il y a quelques années qui disait que 65% de la population avaient moins de 25 ans. Cela veut dire qu'il y a un potentiel énorme de sportifs, de supporters, d'amoureux de sports. Aujourd'hui, Istanbul c'est une métropole de 14-15 millions d'habitants, soit davantage que la Grèce ou les Pays-Bas.

À ton époque de joueur, dans les années 70-80, quelle était la situation financière, organisationnelle, du basket ?

Financièrement moyen. Le problème c'était les installations. Quand je jouais, la plus grande salle à Istanbul pouvait contenir au maximum 4.500 personnes. Cela a changé au milieu des années 90. J'ai travaillé avec de bons coaches qui avaient de bonnes relations avec les États-Unis. Je me souviens qu'à l'époque où je jouais en équipe nationale il n'y avait à la fédé qu'un président, un secrétaire général, un qui s'occupait des maillots, cinq ou six personnes en tout. Aujourd'hui c'est 60-70 personnes, c'est énorme.

Tu as joué plusieurs fois contre l'équipe de France quand les deux pays étaient à cheval du feuilleton « The White Shadow », l'histoire d'un ancien joueur de NBA blanc qui prend en main une équipe de high school black ?

Exactement. Au début des années 70 en Turquie, il n'y avait qu'une chaîne en noir et blanc, et puis deux, trois, *TRT1, TRT2, TRT3*. Et ils ont passé cette série avec coach Reeves. Comme il n'y avait pas beaucoup de choses à faire tout le monde regardait ça à la télé et les gens ont découvert le basket. En plus, en 81, on a gagné le championnat des Balkans en Bulgarie, en battant les Yougoslaves en demi-finale et les Grecs en finale. Je pense que ce fut le deuxième moteur du basket turc. À l'époque, il y avait à Istanbul un centre culturel américain à côté du consulat et avec leur permission on pouvait regarder en groupe des matches de NBA en 8mm. C'est comme ça que j'ai vu la première fois Kareem Abdul-Jabbar, Oscar Robertson, Wilt Chamberlain. Ensuite les technologies sont arrivées dans la vie quotidienne avec notamment les paraboles. Il y avait une chaîne américaine qui diffusait des matches universitaires et de NBA en direction des bases américaines qui étaient implantées dans l'Est de l'Europe. On allait dans les hôtels américains comme *Hilton* et *Sheraton*, qui avaient de grosses paraboles, et on louait des chambres pour regarder les match-

« Je pense que le gâteau général du basket en Turquie est le plus gros après celui de l'Espagne »

entre le groupe A et le groupe B ? Tu as disputé l'Euro 81 ?

Oui, mais à l'époque les objectifs étaient un peu différents. Chez nous, ce qui était très important c'est le championnat des Balkans. Il y avait la Yougoslavie, la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie et de temps en temps l'Albanie. Ils étaient bizarres, parfois ils participaient, parfois on n'entendait plus parler d'eux, et puis ils réapparaissaient sans prévenir en allant en car de Tirana à Istanbul par exemple ! Il ne faut pas oublier qu'à l'époque les réseaux étaient un peu limités, pas d'Internet, de téléphones portables, les pays vivaient en autarcie. Je me souviens d'un match à la fin des années 70 avec Jacques Cachemire, Éric Beugnot, Jean-Michel Sénégal, beaucoup d'Américains naturalisés, le coach était Pierre Dao. On a perdu d'un point (112-111 en 1978). On a joué contre la France à Neuchâtel pour la qualification olympique de 1980, il y avait Hervé Dubuisson. On a battu la France (78-76), on a perdu contre Israël, la France a battu Israël et avec le *goal-average* la France et Israël ont passé le tour.

La présence policière autour du terrain en Turquie était-elle impressionnante ?

Oui, en Israël aussi ! À cette époque-là, c'était un peu chaud en Turquie entre la gauche et la droite. C'était dans la continuité de 1968 en Europe avec des manifestations... Ça a duré jusqu'en 80-82.

Il paraît que le basket a connu un boom en Turquie avec la diffusion entre 1980 et 1982

es. On payait 250 dollars la nuit mais on partageait la note à 3-4 joueurs, parfois des coaches. J'ai vu deux Final Four comme ça. On dormait un peu, on mangeait des sandwiches, on regardait les matches, c'était marrant...

La Turquie était davantage américanisée que la France ?

Ça a commencé après la deuxième guerre mondiale. Même si la Turquie n'a pas participé à la guerre, elle a accroché le wagon du Plan Marshall d'aide à l'Europe (*frises*). On a une frontière avec la Russie et stratégiquement la Turquie était très importante pour les Américains. La 6^e Flotte américaine venait

à Istanbul avec deux ou trois porte-avions et ils avaient toujours des équipes de basket et une salle de basket à l'intérieur. Parfois ils descendaient jouer à terre ou des équipes turques montaient dans leur porte-avion. Dans les années 70, il y a eu une réaction contre les Américains, le capitalisme, etc., et je me souviens que des militants gauchistes ont jeté des marines à la mer (*frises*).

À partir de quand y a-t-il eu des joueurs américains dans le championnat ?

On a d'abord fait avec des militaires qui étaient des basketteurs. Il existe un lycée américain important à Istanbul et j'ai joué avec un Américain blanc qui était professeur de haut niveau, en littérature anglaise. Les premiers vrais professionnels c'est à la fin des années soixante-dix, enfin professionnels, à 2.500 dollars par mois !

»»

►►► **La victoire en Coupe Korac de Efes en 1996 et le fait que Hedo Turkoglu soit devenu une star en NBA ont aussi contribué au développement du basket ?**

À partir de 90-92, c'est devenu plus professionnel, ce sont mes dernières années en tant que joueur. Quand j'ai commencé à jouer, les équipes pros en étaient à trois entraînements par semaine, à partir de 75 on est passé à cinq entraînements, et en 90 on est arrivé à deux entraînements par jour, les mises au vert, un peu d'argent, 5.000 dollars par mois pour les Américains, c'était énorme.

Ce sont les marques Efes Pilsen (bières) et ensuite Ülker (biscuits, chocolat) qui ont permis aux clubs stambouloises d'avoir des ressources financières. Quel était leur intérêt ? L'impact dans les médias, à la télévision ? Défis fiscaliser ?

Un peu tout ça. Défis fiscalisation, faire connaître leur entreprise. Et ils ne se sont pas contentés d'être sponsors des équipes, ils ont acheté les clubs. Si tu es sponsor le nom apparaît en deuxième, Galatasaray machin, si tu achètes le club tu passes en premier. Tu imagines un match télévisé, sur 40 minutes les commentateurs disent 150 fois Ülker. Ça rentre dans le cerveau des gens.

Quel est le principal financement aujourd'hui du basket turc, le sponsoring, les droits TV, les recettes aux guichets ?

Tout. Je pense que le gâteau général du basket en Turquie est le plus gros après celui de l'Espagne. D'où vient cet argent ? Les sponsors. En général, il n'y en a pas beaucoup par club, toujours un majeur. Deuxièmement, les droits télé. Et depuis quelque temps les sites de paris en ligne incluent les matches du championnat et reversent une quote-part aux clubs, et la somme est importante. Il y a aussi comme ici des subventions des municipalités, des agglomérations. Beaucoup de revenus.

Les joueurs en Turquie payent-ils des charges sociales et des impôts ?

Je suis en France depuis neuf ans et je paye mes impôts ici, alors je ne sais pas comment ça se passe exactement en Turquie, mais pas autant qu'ici, c'est sûr.

À quelle place se situe aujourd'hui le basket en terme de popularité ?

Deuxième après le foot.

Les matches de l'équipe nationale, du championnat et d'Euroleague sont-ils sur des chaînes publiques ou à péage comme Sport+ en France ?

Le championnat, c'est sur une chaîne, la coupe de Turquie sur une autre, l'Euroleague encore une autre. Ils réunissent les candidats et celui qui met le plus d'argent prend la compétition. C'est parfois des chaînes privées où il faut un décodeur mais en général le fédé donne les droits de l'équipe nationale à une chaîne publique, TRT, pour que tout le monde puisse regarder. TRT a six ou sept chaînes. Si c'est sur une chaîne privée, il y a du mécontentement populaire.

Allen Iverson est le joueur le plus coté de NBA à avoir joué à l'étranger, à Besiktas. Y a-t-il eu un vrai tapage médiatique ?

Ah oui. J'ai suivi ça, c'était exceptionnel. On en parlait aux journaux télévisés partout.

L'interrogation c'est que Besiktas s'est offert Deron Williams durant le lock-out pour un an théorique et 5 millions de dollars alors que le club est connu pour ne pas payer ses joueurs. Sont-ce des pratiques courantes ?

C'était le cas avant. Ils ont changé leur statut, ils ont un sponsor privé qui paye et qui organise tout. Tu peux ne pas payer un joueur mais avec tous les procès qui vont suivre, au TAS-CAS (Tribunal arbitral du Sport) de Genève, où les décisions vont en général dans le sens des ouvriers (sic) le club finit par payer. Tout sinon des poussières de 2-3.000 dollars... Et avec les intérêts, les pénalités de retard, un joueur qui devait être payé 70.000 dollars peut ainsi être payé 110.000 ! Cette année, je n'ai pas entendu dire qu'un club paye en retard.

Quelles sont les masses salariales ?

Efes c'est 18-19 millions de dollars, Fenerbahçe c'est 17-18, Galatasaray c'est 13, Besiktas c'est 12-13. Après c'est Banvit, 8-9. Un million de dollars pour le plus petit.

Efes paye Igor Rakocevic 2.379.000 dollars la saison et aurait proposé trois millions d'euros par saison à Zeljko Obradovic. La présence de Turkish Airlines comme sponsor principal de l'Euroleague et le fait qu'ils aient pris Kobe Bryant comme ambassadeur est une autre preuve de la montée en puissance du basket turc ?

Le patron de Efes adore le basket, c'est une passion, une envie de réussir. Efes, c'est un groupe énorme (plus de 800 millions de dollars de chiffres d'affaires), c'est la bière, Efes Pilsen, mais ils ont aussi construit énormément de bâtiments à Moscou, ils ont les droits sur Coca-Cola pour tous les pays de l'Est. Ils avaient un club à Istanbul et puis ils ont changé de stratégie, ils sont devenus sponsors de trois gros clubs, et là ils n'ont plus que Fenerbahçe. Bien sûr comme toutes les entreprises ils ont des limites mais ils sont ambitieux. Il y a d'autres entreprises turques concernées par le basket. Il y a Beko qui sponsorise le championnat d'Allemagne, Beko Bundesliga, c'est une marque d'électroménager turque. Même en France ça a existé, personne ne le savait ; il y a quatre ans le sponsor majeur de Strasbourg était un groupe turc, Bekat.

L'absence de clubs turcs en quarts de finale de l'Euroleague donc au Final Four organisé à Istanbul est une vraie déception ?

Ça peut arriver puisque Barcelone a organisé le Final Four l'année dernière et ne s'est pas qualifié. C'est dommage bien sûr, tu organises, le principal sponsor Turkish Airlines est turc, et l'un des autres princi-

aux, Efes, est aussi turc. C'est le sport. Ça veut dire qu'il y a une grosse concurrence en Euroleague et que malgré tout ça tu n'es pas avantagé !

Ce qui est nouveau c'est la présence de la Turquie au sommet du basket européen féminin : une médaille d'argent à l'Euro et deux clubs, Fenerbahçe et Galatasaray, extrêmement puissants qui font financièrement concurrence aux clubs russes et espagnols ?

Quelqu'un m'a informé qu'au dernier WNBA All-Star Game il y avait 70% de joueuses qui sont actuellement en Turquie, genre 15 sur 24. Le pays a faim ! Il ne faut pas oublier que la Turquie c'est 75 millions d'habitants et près de 800.000 km². C'est un grand pays, jeune, beaucoup d'universités...

En terme de structures, administratives, sportives, médicales, à quel niveau se situent les clubs turcs vis-à-vis de Cholet ?

Côté administratif tu peux comparer... Marketing et billetterie, je pense que ça marche mieux ici qu'en Turquie. Côté technique, il y a plus de personnel en Turquie. C'est un problème qui n'est pas valable que pour Cholet mais pour tous les clubs français, les staffs techniques ne sont pas assez larges. Avec Jim (Bilka)

on est deux, avec Germain (Bandu), le préparateur physique, ça fait trois et le kiné ça fait quatre. En Turquie au minimum c'est quatre coaches, deux kinés, un préparateur physique et deux managers. Grâce à ça, tu es plus productif car les gens ont davantage d'énergie à consacrer à leur job. Ici parfois on est perdu. En général, quand tu regardes le poster d'une équipe turque tu vois un membre du staff pour un joueur, et c'est plus de douze joueurs.

Le basket turc dispose de pas mal de joueurs grands et costauds, beaucoup plus que la France. Y a-t-il à la base beaucoup de grands en Turquie ?

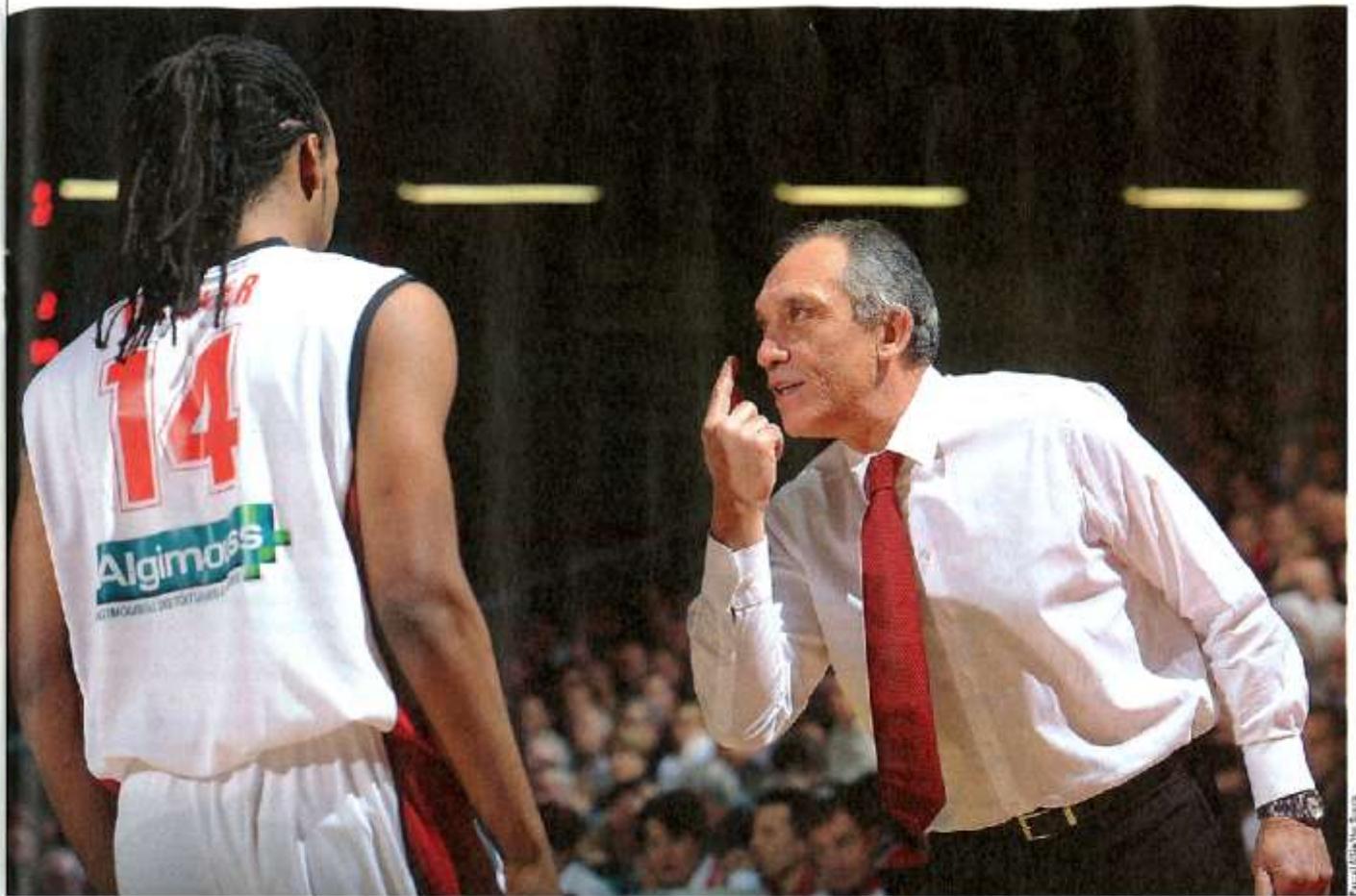
La Turquie est située sur un lieu de passage, l'Anatolie, et il y a un grand brassage des races. Il y a énormément de Turcs d'origine yougoslave, géorgienne, arménienne, beaucoup de relations avec les Grecs. Pourquoi y a-t-il beaucoup de grands aux États-Unis, en Russie, en Serbie ? Le brassage. En Russie, il y a les Slaves, les Kazakhs, les Azéris, les Lituanais. En Serbie, il y a les Croates, les Slaves...

Comment s'effectue aujourd'hui la formation en Turquie ? Dans les écoles ? Dans les clubs ?

En général, les clubs, et la guerre est intense entre eux pour récupérer les grands. À mon époque déjà des ingénieurs qui travaillaient en Anatolie signalaient les grands à mon club formateur, ITÜ, l'université technique d'Istanbul.

L'équipe nationale paraît avoir de forts caractères. Est-ce compliqué de manager une équipe turque ?

Les joueurs sont tous très ambitieux, ils ont la



gnac, mais quelque fois ça ne se passe pas bien car ils veulent trop gagner. Les joueurs turcs, et c'est valable dans d'autres domaines, ne savent pas perdre, c'est dans le caractère. Même chose pour les supporters quand on voit leurs réactions après les matches.

Trop excessifs ?

Oui. Et c'est valable pour tout le pays dans tous les domaines. Si tu ne sais pas perdre c'est difficile de faire des projets de longue durée. Il faut savoir digérer les défaites. Les clubs turcs ont de l'argent mais par exemple une chose que je ne comprends pas : Efes Pilsen met 15 millions pour le basket, soit 200 millions de dollars au minimum sur 15 ans, le budget de leur centre de formation c'est 800.000 dollars, et ils n'ont pas construit leur salle, juste une salle d'entraînement. Je veux de l'argent, je veux des résultats, c'est normal, mais pas de perspectives, ce n'est pas normal. Au moins, Fenerbahçe, un club omnisports, a construit sa salle de 15.000 places, magnifique, avec le plus grand scoreboard d'Europe.

Est-ce épuisant nerveusement de coacher l'équipe nationale ?

Oui et non, mais en Turquie ce qui est épuisant c'est de coacher l'un des trois gros clubs. J'ai coaché

« Ce qui est épuisant c'est de coacher l'un des trois gros clubs. C'est une rivalité, une guerre psychologique qui ne se terminent jamais »

Galatasaray, j'ai joué à Fenerbahçe et Besiktas, c'est épuisant. C'est une rivalité, une guerre psychologique qui ne se terminent jamais. L'équipe nationale c'est difficile mais pas épuisant et tu as d'énormes moyens, tu peux avoir 25 coaches si tu veux avec toi, les transports se font toujours en avion privé, tu descends dans des hôtels de super luxe. Et l'équipe nationale ne change pas de coach continuellement, il y a en général 3-4 ans de projet, au contraire des clubs qui veulent toujours gagner tout de suite.

Penses-tu que l'équipe de France féminine puisse être sifflée à Ankara pour le tournoi pré-olympique, du fait de la position française contre l'intégration de la Turquie à l'Union Européenne et de la reconnaissance du génocide arménien ?

Avec les médias la tension est un peu montée, il y a des gens dans le peuple que tu peux orienter, bien sûr, mais beaucoup de Turcs font la part des choses.

Certainement il y aura une réaction, au début, mais en général en Turquie il y a davantage de respect pour les femmes. Ce qu'il faudra faire c'est bien jouer et si l'équipe de France gagne ses matches, tu verras qu'ils applaudiront tout le temps !

Tes compatriotes turcs ne l'en veulent pas d'avoir pris la nationalité française ?

Peut-être, personne ne m'a rien dit. La loi sur le génocide arménien a été votée et après le conseil constitutionnel a dit que ce n'est pas constitutionnel. Ça démontre la démocratie en France ! Il faut bien expliquer aux Turcs qu'il y a au départ une décision politique mais que, derrière, des députés, des sénateurs peuvent dire « on n'en veut pas. » C'est une bonne leçon pour la Turquie de voir qu'il y a en France un processus démocratique. J'ai lu il y a deux jours que l'aéroport de Paris a achevé 49% de l'aéroport d'Istanbul en payant près de un milliard de dollars. Ça prouve que la politique c'est une chose et qu'à côté la vie continue ! ■

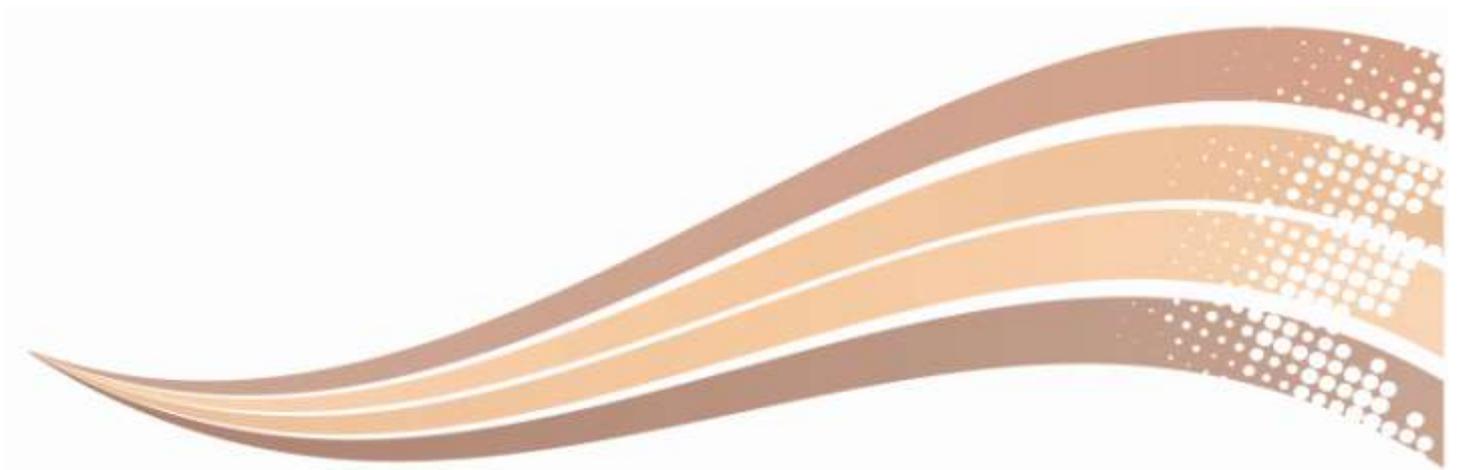
5. LES JOUEURS DE CB PARRAINS DES FILIÈRES D'APPRENTISSAGE DU CFA EURESPACE

Dans le cadre de son partenariat avec la **Chambre de Commerce et d'Industrie de Maine et Loire et la Région des Pays de la Loire**, les joueurs de CB ont été nommés **parrains des filières d'apprentissage du CFA EURESPACE**.

Les joueurs réalisent, en collaboration avec un entraîneur du club et les formateurs de sports du CFA, **deux séances d'entraînement d'une durée d'1H30** (1H d'ateliers basket et 1/2H d'entretien avec les apprentis).



Le mardi 20 mars 2012, Rudy GOBERT, DeMarcus NELSON, et Gaëtan CHERBONNIER ont encadré une séance de basket avec les apprentis de la filière Maçonnerie.



FORMULE DE LA PRO A 2013-14

PLUTÔT OUI AUX WILD CARDS!

Lundi prochain, réunie en Assemblée Générale, la Ligue Nationale de Basket doit examiner – et le cas échéant trancher – les quatre alternatives pour la formule de la Pro A à partir de la saison 2013-14. Soit un statu quo (16 clubs, finale en cinq manches) ; soit un passage à 18 clubs avec deux « wild cards » (invitations) ; soit 18 et deux « wild cards » puis 20 la saison d'après ; soit 18 avec une phase « régionale » en plus du championnat classique (soit 44 matches). Avant ce conclave, **BasketNews** a décidé de demander leur avis à des « acteurs » du milieu, à savoir des joueurs, entraîneurs, dirigeants, journalistes et supporters. La chose n'a pas valeur scientifique mais consultative. Treize des vingt-trois « sondés » sont favorables aux « wild cards ». Le concept de poules régionales ne reçoit l'adhésion que de quatre personnes.

Par Claire PORCHER, Antoine LESSARD, Florent de LAMBERTERIE, Thomas BERJOAN, Jérémy BARBIER et Fabien FRICONNET

Jean-Luc Monschau

(Entraîneur de Nancy)

Plutôt 18... sans wild cards

« Aucune. On n'a jamais parlé d'une formule à 18, sans invitation. Ce qui est agaçant dans la démarche de la ligue, c'est que l'on propose quatre formules en greffant tout de suite les deux invitations. Ce n'est pas une démarche de type brainstorming où on envisage tout. Monter à 18, ça ne me gêne pas, au contraire. Mais je réfute la forme d'invitation. C'est complètement antisportif. Inviter des gens qui n'ont pas mérité leur place au détriment d'autres, ce n'est pas juste. Et pourquoi l'un plutôt que l'autre ? C'est la porte ouverte au copinage, c'est vraiment scandaleux. Les poules régionales, c'est absurde. Pour peu qu'un match soit source de recettes, il faut multiplier les matches. Mais pas multiplier pour multiplier non plus. Si c'est pour avoir des résultats pris en compte pour la suite, c'est déjà déséquilibrer, suivant que vous soyez dans une poule forte ou faible. Il faut qu'il puisse y avoir une équité sportive. »

Aymeric Jeanneau

(Joueur de Strasbourg)

Statu quo... dans un premier temps

« Me prononcer personnellement, je n'ai pas envie et au nom du SNB encore moins. Je n'ai pas assez d'éléments encore. Mais plus de matches, c'est indéniable. Les joueurs préfèrent, 30 matches dans l'année ça ne fait pas beaucoup. Et 18 clubs ça fait plus de joueurs : pour ceux qui n'ont pas de travail, il y aura plus d'ouverture pour eux. Mais aujourd'hui, on a du mal à avoir 16 clubs économiquement solides. Il faudra que les clubs s'investissent avec des bases

solides. Moi, je pencherais plus pour continuer à 16, se développer et ensuite passer à 18. Je ne suis pas pour le statut quo car il faut faire avancer les choses. Mais il ne faut pas se précipiter. »

Yannick Bokolo

(Joueur de Gravelines-Dunkerque)

18 avec des wild cards

« Je serais pour mettre deux équipes en plus avec des wild-cards. Ça permettra à des équipes de Pro B, pour lesquelles on dit souvent qu'elles mériteraient d'être en Pro A par rapport à leur fonctionnement et leur jeu, de monter. Mais ça fera des jaloux, ce sera le plus gros problème. »

Théophile Haumesser

(Journaliste, Reverso/Basketsession)

Formule à 18

« Par défaut, la formule à 18 clubs, qui permettrait de récupérer des villes porteuses au niveau basket pour toucher un peu plus de gens, et d'avoir un peu plus de matches. Mais je n'ai pas l'impression qu'un changement de formule règlera les problèmes de la Pro A actuelle, la rendra plus attractive pour les fans purs et durs ou ceux plus occasionnels. »

David Cozette

(Sport+)

18 avec des wild cards

« Je ne choisirais pas du tout celle des poules géographiques. Le basket français a déjà de la difficulté à être lisible et compréhensible. En revanche,

l'idée des deux

invitations me séduit bien au titre de l'intérêt des enjeux du basket français. La but pour tout le monde c'est que le basket existe du mieux possible et il existera mieux avec des locomotives. Ce serait dommage de passer à côté de grandes et belles salles et de villes où il y a une certaine culture basket. La produit (basket à la télé), on le jugera aussi sur le ressenti, le visuel. Pour les gens qui vont tomber sur un match, il veut mieux qu'il se joue dans une grande et belle salle que dans une salle toute pourrie. »

Hervé Beddeleem

(Direx de Gravelines-Dunkerque)

18 puis 20 clubs

« Je suis favorable au passage à 18 puis 20 clubs. Pour avoir plus de matches. 44 matches, c'est trop, vu la conjoncture économique actuelle. Ce serait trop difficile de vendre autant de matches aux abonnés et aux partenaires, alors que deux matches en plus, quatre par la suite, cela passe. Est-ce que 20 clubs sont capables d'avoir l'outil, le budget et le staff conséquents pour être en Pro A ? Je ne sais pas. 18, j'en suis convaincu. Je suis plus favorable à des Rouen, Boulogne ou Antibes qui ont une salle et/ou une Histoire plutôt que d'aller chercher Marseille où il n'y a jamais eu de basket ou d'autres grandes villes (...). Les poules géographiques, c'est trop aléatoire et il n'y a pas le respect de l'équité sportive. »

Fred Forte

(Président de Limoges)

Poules régionales

« Je préfère la formule à 18 avec les poules régionales mais sans attribuer de wild-cards. Je suis archi-contre les wild cards, parce qu'elles divisent le basket et ne vont pas l'unir. Il y aura forcément quelqu'un qui va venir contester l'idée. Dans 10 ans, dans 15 ans, il restera toujours des remarques. C'est un fardeau énorme à porter (...). Il faut jouer plus de matches et plus longtemps, en essayant de regrouper les déplacements. La difficulté, c'est qu'il y aura des joueurs français à trouver (...). Je suis extrêmement favorable aux poules géographiques. C'est intéressant pour remplir les salles à la condition qu'elles soient en amont de la saison, comme cela s'était fait en 1986 : une première phase de 4 poules de 8 avec Pro A et Pro B réunies. On contournerait la wild card de façon sportive. Demain, un club bien structuré qui, au mois de mai, est en NM1 pourrait se retrouver en Pro A au mois d'octobre ! »

Pierre Seillant

(Co-fondateur de la LNB)

18 avec wild cards

« Ces poules géographiques ne seraient pas une bonne chose, il y aurait un déséquilibre. On dit que ça fera des recettes supplémentaires, je ne suis pas convaincu. Ça fera aussi des frais. La France aime les derbys, à condition qu'il n'y en ait pas six par an. Je suis très circonspect. Le fait de passer à 18, pourquoi pas. Mais à la condition que ceux qui descendent de Pro A ne puissent pas avoir de wild card. Parce qu'il faut maintenir la sanction sportive, sinon ce n'est plus un championnat. La Pro A doit être intéressante en haut et en bas. Sinon, c'est la NBA. Mais en Europe, je n'y crois pas. Faire monter deux équipes qui répondent aux critères de salle et autres, c'est intéressant. »

Francis Flamme

(Président du Paris-L'Évallois)

18 avec wild cards

« L'augmentation à 20 et les poules géographiques, je suis totalement opposé. Le basket, c'est un championnat unique et des playoffs. Après, 18 clubs, ça ne me choque pas. 20, sûrement pas. Mais quels vont être les critères d'attribution des wild cards ? Et qui va les attribuer ? Si j'étais un club descendant de Pro A, je m'inquiéteraient de voir une invitation offerte au 3^e ou au 18^e de Pro B. J'ai toujours préconisé un championnat élargi et semi-fermé, donc le concept des wild cards en lui-même me va. Simplement, on attend des précisions sur la façon dont elles vont être utilisées. Elles doivent favoriser des projets. »

Stephen Brun

(Joueur de Nanterre)

18 avec wild cards

« Je passerai à 18 clubs, ou 20, mais en gardant le même schéma de championnat. La poule régionale, c'est beaucoup trop compliqué. Les gens dans les clubs veulent plus de matches. Donc mettons plus d'équipes et gardons la formule, avec les nouveaux playoffs et des séries jusqu'en finale. Nous, on est saisi de septembre à juin pour jouer une fois par semaine. On carotte un peu les gens ! Nous, on préfère jouer que s'entraîner ! Après, les wild cards, il y aura des heureux et des mécontents. Forcément. »

Nicolas Brosseau

(Président des C'Bulls, supporters de Cholet)

Statu quo

« Je choiserais la stabilité. Pour les non-initiés au basket, c'est déjà très compliqué. Les playoffs, les As, la Coupe, les coupes d'Europe... Ajouter des équipes sur invitation, ce n'est pas lisible. Et puis du point de vue de l'équité sportive, sous prétexte qu'on a un avantage de salle ou des capacités financières au-dessus des autres, ce n'est pas logique. Après, les poules régionales, est-ce que ce sera équitable sur l'ensemble des régions ? Surtout je ne vois pas l'intérêt. »

Philippe Hervé

(Entraîneur d'Orléans)

Statu quo ou...

« Déjà, je ne suis pas d'accord avec les wild cards parce que ça va être encore une fois totalement arbitraire. Je ne comprends pas du tout du tout. J'ai très peur de ce truc-là. C'est encore des magouilles ou je ne sais quoi. Les poules régionales ? C'est trop compliqué. Faisons simple. On veut plus de matches ? Ajoutons des équipes. La question à se poser : comment avoir des clubs français performants en Europe. Arrêtons le nivellement par le bas. Ne changerons rien, ce débat n'a pas lieu d'être, il est précipité, attendons d'avoir les salles. Ou passons à vingt pour plus de matches et basta. »

Didier Gadou

(Direx de Pau-Lacq-Orthoz)

Plutôt 20 avec wild cards

« La meilleure formule aujourd'hui c'est celle qui va permettre à un club de disputer environ une quarantaine de matches. Il faut donc augmenter le nombre d'équipes. Donc je suis pour un passage à 18, avec des playoffs longs. Je suis contre les poules régionales. Le basket est un sport complexe alors si, en plus, on fait une formule complexe... Les wild cards, c'est quoi ? Qui va-t-on privilégier ? Il faudrait un cahier des charges très précis. On en donne à Rouen car ils vont avoir une salle et on laisse Limoges en Pro B ? L'idée de vingt clubs, c'est pas mal. Élargissons ! »

David Mélody

(Joueur de Dijon)

Plutôt les poules régionales mais...

« Il faut plus de matches, notamment pour faire tourner les effectifs. Ça serait bien pour les jeunes. Deux matches par semaine au lieu d'un, surtout quand on n'a pas de coupe d'Europe. Après, voyons comment le public réagit car la conjoncture est telle qu'il est difficile d'aller voir plus de matches, financièrement parlant. Au niveau de l'équité sportive, les wild cards ne sont pas une bonne idée. Après, au niveau marketing, si ça arrange la ligue... Les poules régionales ? Disparité dans le niveau de poules mais le public est sans doute demandeur, peut-être les médias aussi, alors pourquoi pas. Mais la vraie question : quel est l'objectif ? Changer pour changer ou avoir un but ? »



Alain Moire

(Journaliste, Ouest-France, Le Mans)

Formule à 18

« Je prendrais 18. Pour la lisibilité du basket, je crois qu'il faut un championnat clair, comme le foot. Si on commence à faire des poules régionales, les gens ne vont plus rien y comprendre. Mais 18, car pour ceux qui ne jouent pas les playoffs, au mois de mai, c'est empaqueté. Ils repronnent l'entraînement le 25 août, ils rejouent en octobre, et pendant, malgré l'équipe de France, y'a un moment de creux. Les wild cards, pourquoi pas. Mais je ne sais pas si cela sera bien compris par le grand public, de par la culture sportive française. »

Vincent Collet

(Entraîneur de Strasbourg et de l'équipe de France)

Formule à 18

« J'aurais répondu 18. 20, ça me fait peur. Je n'ai pas le sentiment qu'on possède 20 équipes compétitives. La volonté de faire davantage de matches, je trouve ça bien car si tu n'es pas européen, je le constate cette année, le nombre est insuffisant... En tant qu'entraîneur, on sait qu'à un moment donné, les joueurs en ont marre de s'entraîner. Ils préfèrent jouer. La crainte est de savoir si le niveau de compétition ne va pas tirer vers le bas... Il n'y a pas d'idéal, il faut définir les critères qui paraissent les plus importants et faire des choix. J'avais été invité par l'UCPB à la réunion de discussion et il avait même été proposé de jouer deux fois contre les adversaires pour passer de trente matches à soixante. Ce n'est pas concevable. Le modèle économique dans lequel nous sommes ne permet pas de passer de 15 réceptions à 30 dans la saison. Il faut une étape intermédiaire, c'est ce qu'ont répondu les autres présidents. »

J.D. Jackson

(Entraîneur du Mans)

18 avec des wild cards

« Je sais qu'il y a beaucoup de clubs qui veulent plus de matches mais évoluer aussi rapidement vers un championnat à 20 ou même des poules régionales, c'est un changement trop drastique. Je suis pour quelque chose de plus raisonnable. Si on ne veut pas rester dans la formule actuelle, il faut agrandir mais la faire sagement. La formule à 18 est quelque chose qu'on a déjà connu et géré. De plus, la notion de wild cards assure que les projets qui agrandissent la ligue sont capables d'assumer un statut avec stabilité et compétitivité. C'est réalisable. »

Ricardo Greer

(Joueur de Strasbourg)

20 avec des wild cards

« Je vote pour 20 équipes. La ligue et le championnat se porteraient mieux avec plus d'équipes. Il y

aura plus de villes qui pourront apprécier le basket à son plus haut niveau et c'est mieux pour les fans. Pour les joueurs, c'est une évidence. Beaucoup ne jouent qu'une fois par semaine et il est plus intéressant ou plus stimulant de jouer deux fois. Ce qui serait parfait, c'est que toutes les grandes villes aient une équipe de basket au plus haut. On dit aussi que certaines villes n'ont pas assez de potentiel pour avoir une équipe en première division mais je suis certain que si l'ASVEL, Nancy ou Le Mans venaient dans ces villes, la salle serait pleine. Les gens veulent voir jouer ces équipes. »

Emmanuel Ouvry
(Président des Irréductibles de Gravelines)

Statu quo

« Je suis pour un statu quo, que l'on reste à 16 club, comme actuellement parce que la ligue a besoin de stabilité et de visibilité. Selon moi, la solution la plus grotesque est la création de poules régionales. »

Gilles Gaihier
(Journaliste, L'Est Républicain, Nancy)

Plutôt 20 avec wild cards

« Un passage à 18 puis à 20 me paraît bien. Financièrement, les clubs tirent de plus en plus la langue, jouer plus de matches ne peut qu'être favorable. En plus, la saison n'est pas très longue et les entraîneurs disent d'ailleurs que leurs équipes sont faites pour jouer deux fois par semaine. À Nancy, sur un effectif de dix pros, il y en a qui ne jouent que quinze minutes par semaine, ça paraît incroyable. En revanche, je ne suis pas très favorable aux wild cards.

À moins que ce ne soit vraiment des très gros projets, comme Marseille, je préfère qu'on offre la place à celui qui l'a gagnée sur le terrain. Je ne suis pas favorable non plus aux poules régionales. Un championnat de France, c'est l'élite, tu joues au niveau national sur l'ensemble du territoire. »

Franck Labourdette
(Trésorier des Peones de Pau-Lacq-Orthez)

Les poules régionales

« En Espagne, ils sont à 18, en Italie à 17, en Allemagne à 18 clubs. Passer à 18 clubs nous ferait rentrer dans la moyenne des principaux championnats européens. Après, je ne suis pas contre le principe des conférences régionales parce que ça ferait des déplacements moins loin pour les supporters. Pour nous, à Pau, le déplacement le plus près c'est Poitiers, qui est quand même à six heures de bus. Ça nous ferait des déplacements plus courts et peut-être plus envisageables aussi. »

Gregor Beugnot
(Coach de Chaloin)

Les poules régionales

« Je n'ai pas de préférences, mon critère c'est le nombre de matches donc je choisis celle où il y a le plus de matches, en l'occurrence la poule régionale. Il faut que les joueurs jouent, les saisons où il n'y a qu'un match par semaine c'est très long. Qu'on joue même trois fois par semaine, ça ne me déplairait pas, bien au contraire. Les saisons seraient peut-être moins longues, on aurait peut-être une pagination plus importante dans les journaux, on n'aurait pas le temps de cogiter. Certes, il y a deux, trois clubs qui vont être embêtés avec les poules géographiques, comme Pau qui n'a pas grand

monde aux alentours. La ligue peut peut-être aider ces clubs financièrement pour les déplacements. »

Arnaud Lecomte
(Journaliste, L'Équipe)

Statu quo

« Je parle au nom de la rédaction basket de L'Équipe, nous sommes plus pour une élite ressermée qu'élargie. Cette formule à 16 a fait ses preuves, fonctionne, sur le plan national en tous cas, et les difficultés sur le plan international ne sont pas liées à la formule du championnat. L'intérêt est soutenu jusqu'au bout de la saison du fait de l'hétérogénéité, que l'on peut critiquer par ailleurs. Pourquoi pas. Le basket français a la mauvaise habitude de changer tous les quatre-cinq ans. Là, le changement majeur a déjà été enregistré, c'est le retour à une finale en cinq matches. Les wild cards me paraissent une idée fumeuse. Nous n'avons pas assez d'éléments concrets pour que ces wild cards soient assurées et fiables. C'est trop dangereux en termes d'équité car on ne pourra s'éviter de penser qu'il y a un peu de manipulation. Après, l'idée d'une ligue fermée doit faire son chemin dans le sport professionnel européen mais c'est un peu trop tôt aujourd'hui. » ■

Basket News – Jeudi 22 mars 2012

7. DES NOUVELLES DE ...

■ Beaubois brille face à Parker

Dans la nuit de samedi à dimanche, Rodrigue Beaubois a sorti un très bon match face à Tony Parker. En effet, l'ancien meneur choletais, aujourd'hui aux Mavericks de Dallas, a signé 16 points et pris 8 rebonds. Une des clés de la victoire de Dallas face aux Spurs lors du toujours très chaud derby texan (106-99). De son côté, Tony Parker a scoré 13 points et délivré 11 passes.

Le Courrier de l'Ouest – Lundi 19 mars 2012

LES BLEUS DE L'ÉTRANGER

De Colo flambe

C'EST CE QUI S'APPELLE rentabiliser son temps sur le parquet. En inscrivant 22 points en 22 minutes, à 8/10 aux tirs et 3/4 à trois points, **Nando DE COLO** (également auteur de 3 rebonds et 2 passes décisives) a été le principal artisan du succès de Valence à Manresa (68-89), son cinquième en six matches, qui permet au club espagnol de remonter à la quatrième place de la Liga ACB. **Florent PIETRUS** (0/4 aux tirs, 1 rbd, 1 contre en 8 minutes) a été moins en réussite. Victoire facile face à Malaga (90-68) pour Vitoria et **Thomas HEURTEL** (2 pts à 1/3, 2 passes, 1 rbd en 13 min.). Pour les Français de Russie, ce week-

end marquait la fin de la première phase de la VTB League. Déjà assuré d'une place en huitièmes de finale, le Lokomotiv Kouban s'est incliné chez le CSKA Moscou (88-73) malgré un bon **Ali TRAORÉ** (14 pts à 7/10, 5 rbds, 2 passes en 20 min.). Battu à Astana (84-73) mais deuxième de son groupe, le Khimki Moscou de **Mickaël GELBALE** (2 pts à 1/1, 1 passe en 19 min.) est quant à lui directement qualifié pour les quarts. En Italie, Varèse s'est incliné à Venise (71-63) avec un **Yakhouba DIAWARA** (8 pts à 3/10, 3 rbds, 3 passe en 34 min.) en petite forme.

L'Équipe – Lundi 19 mars 2012



NBA EXPRESS

Le fil bleu

Séraphin libéré

PROPULSÉ TITULAIRE après le transfert de Javale McGee à Denver – en attendant l'arrivée de Nene –, le Français Kevin Séraphin a répondu avec 12 points, 9 rebonds et 2 contres lors de la victoire des Wizards à New Orleans. Une bonne rasade de confiance en plus en attendant la suite.

La nuit des Frenchies

Joueur	Club	Match	Score	Min	Pts	Tirs	Rbds	P.d.
R. Beaubois	Dallas	r. Charlotte	v. 101-96	25	14	7/9	4	3
I. Mahinmi	Dallas	r. Charlotte	v. 101-96	20	8	3/4	5	
K. Séraphin	Washington	à New Orleans	v. 89-99	29	12	5/7	9	1

L'Équipe – Samedi 17 mars 2012

NBA. Kevin Séraphin s'illustre. L'ancien Choletais a inscrit 12 points et pris 12 rebonds lors de la défaite de Washington à Memphis (97-92), dimanche. Nicolas Batum (6 points, 6 rebonds) et Portland ont été battus par la Nouvelle-Orléans (111-95).

Ouest France – Mardi 20 mars 2012

Kevin Séraphin brille. L'ancien choletais s'est illustré dimanche, en réalisant son premier double-double en NBA (12 points, 12 rebonds), à 5 sur 10 aux shoots (dont 0 sur 1 à trois points) en 38 minutes. Cela n'a pas empêché Washington de s'incliner sur le parquet de Memphis (97-92).

Ouest France – Mardi 20 mars 2012

Le fil bleu

Séraphin a faim

Titulaire depuis le départ de Javale McGee à Denver, et en attendant les débuts de Nene mercredi contre les Nets, Kevin Séraphin a livré le plus grand match de sa carrière NBA (12 pts, 12 rbds et 2 ctres en 38 min) contre Memphis. « *J'attendais juste qu'on me donne une chance* », a-t-il confié à la presse de Washington après son premier double double. Ses stats sur les trois derniers matches : 11,3 pts, 9,3 rbds et 2,7 ctres.

L'Équipe – Mardi 20 mars 2012

8. LES CADETS DU LYCEE EUROPE SACRES CHAMPIONS D'ACADEMIE

► **Basket-ball.** Les cadets du lycée Europe sacrés champions d'académie



L'équipe cadets du lycée Europe a réalisé une belle performance.

L'équipe cadets du lycée Europe est devenue la semaine dernière à Nantes championne d'académie 2012 après ses victoires dans le tournoi final l'opposant aux équipes du Mans, Nantes, Laval et Montalgu. L'équipe choletaise est composée de Jean-Christophe Bores, Antoine Chevrier, Émillen Colineau, Florian David, Ibrahima Diagne, Clément Durand, Léo

Maginot, Kadri Manroufou et Dylan Pillaud. Sans oublier le jeune officiel et arbitre Dylan Billaud (niveau académique) sans qui cette aventure est impossible. Prochaine étape, le championnat inter-académie le mercredi 28 mars à Laval contre Rennes. Le vainqueur de cette rencontre disputera les championnats de France.

Le Courrier de l'Ouest – Lundi 19 mars 2012

9. COUPE DE FRANCE CADETS

Coupe de France jeunes. Les cadets de Cholet se sont qualifiés pour les quarts-de-finale en dominant Paris-Levallois (88-60). Les cadettes de l'Ufab n'ont pas connu pareille réussite, s'inclinant face à Bourges (63-66).

Ouest France – Mardi 20 mars 2012

Photo CO



La véranda « verte » est fabriquée dans le Choletais

Pierre Tisseau, Pdg de Rénoval, lance une véranda labellisée Bâtiment basse consommation

PAGE 8

Le Courrier de l'Ouest – Samedi 17 mars 2012

« Je suis pour l'innovation utile »

Pierre Tisseau, à la tête de Rénoval, affiche 16 % de progression en 2011 et lance une véranda BBC.



Rénoval
LA VÉRAND'ATTITUDE

Yzernay, hier. Pierre Tisseau a repris il y a dix ans les rênes de l'entreprise fondée par son père en 1983. Elle emploie aujourd'hui 150 personnes. Photo FL.

Recueillis par Fabien LEDUC
fabien.leduc@courrier-ouest.com

Quelles sont vos activités ?

Pierre Tisseau : « Nous sommes une petite PME de 150 salariés. Les vérandas, qui représentent 75 % de notre activité, sont conçues et fabriquées à Yzernay où nous sommes une centaine de salariés. Pour 2011, sur l'activité véranda, nous affichons 16 % de progression pour 19 millions d'euros de chiffre d'affaire. La menuiserie alu spéciale représente une petite quarantaine de personnes au Puy-Notre-Dame, dans le Saumurois. Et, près de Nantes, l'activité abri de piscine, qui est une niche, représente une petite douzaine d'emplois. »

Comment expliquez-vous une telle progression ?

« Nous récoltons les fruits de notre remise en cause en 2008 : avant, on avait des vendeurs. Désormais notre développement repose sur un réseau de concessionnaires qui est en train de s'étoffer. On a une cinquantaine de magasins en France, on en aura 80 d'ici à 2015. Nous commençons à bien mailler le territoire et nous allons continuer à le faire. »

Et votre capacité de production ?

« Nous en avons encore sous la pédale. Nous ne sommes pas au 3x8, on est même pas en 2x8. Pour le moment, on produit environ 2 000 vérandas par an. Si je dois passer à 5000, ça posera des problèmes de stockage à Yzernay. »

Comment est considérée fiscalement une véranda ?

« Une véranda nécessite une déclaration de travaux, un permis de construire et vous payez des impôts dessus. Mais c'est du patrimoine. »

Quelles surfaces pour quels prix ?

« Les vérandas font entre 15 et 30 m² et coûtent entre 20 000 et 45 000€ pour 1 500 € le m² environ. Il nous faut deux mois en moyenne pour fabriquer une véranda, deux jours à une semaine pour la poser chez le client. »

Êtes-vous pénalisé par la hausse des coûts des matières premières ?

« Oui, l'aluminium est coté en bourse et peut perdre ou gagner 30 à 40 % sur une année. Mais on garde des prix compétitifs en modernisant nos méthodes de production et en gagnant en productivité. »

Les vérandas coûtent pourtant de plus en plus cher...

« De pièce annexe, la véranda est devenue une pièce de vie en plus. Si la véranda coûte plus cher qu'avant, ce n'est pas lié à cette hausse des coûts des matériaux mais à leur qualité : vitrage isolant, matériaux pour les toitures plus épais pour une isolation thermique et acoustique, aluminium à rupture thermique... Désormais, on peut regarder la télé sans être gêné par la pluie et sans avoir trop chaud ni trop froid... »

Vous lancez une véranda « verte » ?

« Nous avons d'abord créé une véranda en ossature bois avec une toiture renforcée : un triple plafond qui coupe le pont thermique. Puis, nous avons déposé un brevet sur la liaison entre la toiture et la menuiserie pour la « véranda énergie », labellisée Bâtiment basse consommation (BBC). »

Pour quel gain énergétique ?

« Nous avons fait des simulations thermiques sur 75 vérandas différentes et le cabinet d'expertise indépendant TBC, une référence, a calculé un gain énergétique de 58 % pour les habitations du Grand Ouest. »

Le surcoût ?

« 8 à 15 % sur le coût global. »

Va-t-on vers du 100 % BBC ?

« Je pense que dans cinq ou six ans, ce ne sera plus un argument parce que tout le monde sera sur ce créneau. Comme les vérandas ne sont pas forcément chauffées, c'est plus ou moins intégré aux normes du bâtiment. Plutôt moins que plus. Aujourd'hui, vu leur utilisation, il ne faut pas se voiler la face... »

Vous êtes optimiste pour l'avenir ?

« Je suis prudent pour 2012 mais je ne suis pas sur la défensive, clairement. Ce produit bénéficie d'un super accueil, c'est notre produit phare pour les deux années à venir. Et ça va faire bouger le marché. Tant qu'on a une longueur d'avance, c'est bien. Quand on l'aura perdue, on trouvera autre chose. »

Votre secret ?

« J'ai toujours voulu créer de la valeur ajoutée par de l'innovation utile, comme mon père en 1997 avec les premiers volets roulants pour vérandas. À l'époque, on le regardait comme un extra-terrestre, maintenant c'est commun. L'innovation, c'est surtout beaucoup de bon sens. »

Nathalie pratique l'accueil de haut niveau

L'hôtel All seasons, dans lequel elle travaille, reçoit cinq équipes cyclistes de Cholet Pays de Loire. Les 75 personnes qui vont séjourner ne manqueront de rien, car elle veille au grain.



Françoise Horreau, Nathalie Merlet et Nathalie Poupard, devant l'hôtel All Seasons de Cholet.

Portrait

Nathalie n'a que deux bras et deux jambes - et une tête bien faite - mais semble en avoir plus, tellement elle est sur tous les fronts. Elle est chef de réception à l'hôtel All seasons et veille à ce que tout soit prêt pour la venue de cinq équipes cyclistes de la 35^e course Cholet Pays de Loire. Tout en précisant que « c'est un travail d'équipe ».

Ce jeudi après-midi, la Française des Jeux-Big Mat est le premier groupe à débarquer. Nathalie lui a délimité un emplacement sur le parking, entourant d'un ruban de signalisation rouge et blanc quelques voitures encore présentes. « Ça y'est, vous nous mettez à la porte », plaisante un professionnel en séminaire dans l'hôtel. Chaque équipe sportive se déplace avec toute la cavalerie : camion, car ou mobile-home et voitures, or l'espace est limité.

Nathalie s'est également beaucoup démenée pour trouver des drapeaux français, mais le plus difficile fut d'en récupérer un belge. Ce sont les nationalités des cinq équipes. « Notre point d'honneur, c'est l'accueil », revendique la jeune femme. Au point où elle a même démarché le responsable d'Europcar aux Herbiers pour

ou'il lui apporte un totem publicitaire aux couleurs du sponsor de l'équipe de Thomas Voeckler, vainqueur de la Cholet Pays de Loire l'an dernier. Et bien-sûr il revient cette année. « Il est d'une grande gentillesse et s'est volontiers prêté aux jeux des autographes », se réjouit Nathalie.

Elle reconnaît tout le monde

D'ailleurs, la très attentionnée chef de réception reconnaît un monsieur qui attend déjà l'équipe FDJ-Big Mat sur le parking. Il faut dire que même les fans sont les bienvenus. Pendant le week-end, certains vont également patienter dans le bar de l'hôtel pour obtenir une photo dédicacée de leur vedette. « On les accepte volontiers, de toute façon tout se passe bien. Ils sont très respectueux et demandent toujours quand ils peuvent solliciter leur sportif préféré », apprécie la professionnelle, qui sait les satisfaire en retour. Un Polonais a découvert sur internet que son idole, Nacer Bouhanni, allait séjourner au All Seasons. Il a demandé qu'on lui renvoie une photo dédicacée, ce que lui a promis de faire Nathalie.

L'attention c'est un des musts dans le métier qu'elle exerce. « Elle reconnaît tout le monde », confirme Nathalie Merlet, l'adjointe de la di-

rectrice. Et se souvient des gens, de leurs habitudes, même de leur date anniversaire. « C'est aussi pour cela que Cholet Pays de Loire nous fait confiance depuis plusieurs années », reconnaît Françoise Horreau, la directrice. En tout cas, Nathalie se plie aussi volontiers aux souhaits des sportifs et ne s'étonne pas de voir certains monter avec leur vélo dans la chambre. « Ça les rassure », explique-t-elle.

Une des chambres est dédiée au massage avec une table, à la demande d'une des équipes. Nathalie mériterait bien qu'on lui frictionne les muscles elle aussi, tellement elle donne de sa personne. Et « avec passion », sourit-elle.

Sylvie ARNAUD.

